

diversité Non, le cabaret n'a pas vendu son âme

C.MA

C'est fou ce que peuvent traduire des talons ! Dans le cas des drag-queens, perchées sur des talons démesurés, les sociologues y voient une façon de se couper de la réalité. Logique qu'elles ne touchent pas le sol puisqu'elles appartiendraient à un univers interlope, au règne de la nuit où tout est transgressé, à un royaume où l'on joue forcément avec l'interdit, la marge, la provocation. Mais alors, ce monde du cabaret peut-il frayer avec le théâtre, comme il le fait intensément désormais, ou avec la télé (notamment avec « Drag Race »), sans risquer d'y sacrifier son âme ?

Plusieurs garde-fous semblent heureusement préserver cet art de la dénaturation. Pour l'artiste Sara Selma Dolorès, le cabaret ne joue pas avec les mêmes codes que le théâtre et c'est cela qui fait sa force. « J'ai attendu mes 25 ans pour aller au théâtre », confesse celle qui se produit régulièrement au Cabaret Mademoiselle tout en menant des projets sur les scènes institutionnalisées (elle sera au Théâtre de Namur en décembre avec *Finis ton assiette !*). « Je suis fille d'immigrés et je pensais que ce n'était pas pour moi. Il n'y avait pas de portes. Le théâtre t'appelle du dedans, il n'y a pas de poignée à l'extérieur. Au cabaret par contre, personne ne te demande ton CV, il n'y a pas de cooptation familiale. Je vais vous donner l'exemple de M., qui venait tous les soirs au Cabaret Mademoiselle comme spectatrice. Chaque soir avec un nouveau maquillage, un nouveau look. On voyait que ça la travaillait. Eh bien, elle est passée sur scène. Il y a une porosité entre la vie civile et la scène. Tu peux avoir un métier de vendeuse de savon et vivre artiste le soir. Et il n'y a pas le quatrième mur du théâtre sinon on perd ce rapport proche du spectateur. Dans le cabaret, le public doit voir la sueur couler du front du performeur et

ne pas se sentir en sécurité sur son siège. »

Une vie à peaufiner un personnage
Fondateur du Cabaret Mademoiselle, Renaud Delauvaux abonde : « On ne parle pas le même langage. Au théâtre, un projet prend deux ans et demi. Au cabaret, on monte sur scène avec ce qu'on a dans le ventre à l'instant T. » De son côté, Peggy Lee Cooper, qui prépare un spectacle avec Fabrice Murgia (*Alma* en mai prochain au Théâtre de Namur), revendique lui aussi les spécificités du son art : « Au cabaret, tu as un numéro de trois à cinq minutes pour construire un personnage, une histoire. Pas une heure et demie comme au théâtre ! Et on met parfois toute une vie à peaufiner un personnage alors qu'au théâtre, tu travailles un rôle pendant deux mois et puis tu passes à autre

chose. » Mais peut-on donc transposer le tout sans casse ? « Sur un plateau de théâtre, je ne change rien, je fais les mêmes vannes et si on me demande d'adapter, je les envoie chier », affirme Peggy Lee Cooper avec son célèbre franc-parler. « C'est vrai qu'on est plus demandés sur des grands plateaux, mais on nous appelle dans les théâtres pour faire du cabaret, pas du théâtre. »

S'il y a un appétit croissant du public et des institutions pour le cabaret, la reconnaissance professionnelle ne suit hélas pas. « Quand je fais des contrats, on me demande d'écrire *comédien* et non *artiste de cabaret* pour que la personne puisse le comptabiliser pour son statut d'artiste », témoigne Renaud Delauvaux. De même pour rentrer dans les cases des subsides. « Plus les institutions s'intéresseront à nous, plus, je l'espère, il y aura une reconnaissance

artistique. » Mais cette institutionnalisation du cabaret ne doit pas lui faire perdre ce qui fait son ADN. « Le cabaret, c'est punk ! », sourit Renaud, alias Mademoiselle Boop sur scène. « On sera toujours alternatif, rebelle, parallèle au secteur culturel. Si on veut continuer de ne rendre de comptes à personne, ce n'est pas plus mal de garder ce côté indépendant. De toute façon, je n'ai jamais aimé les cases. D'ailleurs, même si on nous demande surtout des shows drags, j'essaie de proposer aussi tout ce qu'on fait d'autre ici : du pole dance, du burlesque, etc. »

Trop de militantisme

Effets de la *mainstreamisation* ou pas, Sara Selma Dolorès remarque que le cabaret se fait peu à peu moins provocateur, moins trouble : « Je vois de plus en plus de cabarets de la militance, des cabarets du soin et de la résilience, mais pas des cabarets de la transgression. On voit débarquer des performeurs et performeuses avec des sujets

qui sont plus de l'ordre de l'effet de mode, comme un glossaire du parfait militant 2.0 plutôt qu'une pratique sur le trouble, sur la puissance de la nuit, la possibilité d'être un autre. Je n'aime pas les polices de la pensée. Je vois des numéros qui ne sont pas là pour jeter un coup de souffre mais pour me dire comment je dois penser. Le cabaret continue de creuser son sillon singulier mais il est perverti par trop de militantisme. Moi, par exemple, j'ai une chanson, *#Me Too*, qui est un hommage à Boris Vian et son *Fais-moi mal Johnny*. C'est l'histoire d'une femme féministe qui en a marre que son mec lui fasse l'amour comme un pépé et qui a un fantasme de

viol. On me dit régulièrement que je dépasse les limites. Mais n'est-ce pas le minimum qu'on puisse demander à un numéro de cabaret ? »

De son côté, Peggy Lee Cooper est plutôt remonté contre le phénomène « Drag Race », ce concept d'émission issu des Etats-Unis et qui arrive bientôt en Belgique. « Il n'y a pas 40 heures sur la RTBF pour parler du milieu LGBT, il n'y a qu'une heure alors, quand c'est pris par un format qui est déjà décliné à

toutes les sauces partout, ça devient la référence unique comme s'il n'y avait rien eu avant. L'intérêt est avant tout pécuniaire et ne défend pas vraiment une communauté. Il n'y aura d'ailleurs jamais de « Drag Race Turquie » ou « Drag Race Abou Dabi ». C'est du divertissement mainstream et certains pourraient croire qu'il n'y a que ça. » Peggy Lee Cooper, qui a refusé de participer à la version belge, reproche notamment un manque de finesse dans la communauté drag-

king (personnage masculin, pendant de la drag-queen, NDLR) rôle parce qu'il n'y a pas grand-chose pour eux. C'est absurde de faire une version belgo-walonne alors qu'il y a 24 émissions « Drag Race » en même temps. La RTBF ne prend pas de risque : c'est plus facile de décliner un format archiconnu. Mais que reste-t-il comme place pour d'autres formes ? » Farouches partisans d'un cabaret qui ne gomme pas ses aspérités, Peggy Lee Cooper, Sara Selma Dolorès, Renaud alias Mademoiselle Boop et tant d'autres continuent de porter haut et sans concessions un art incertain qui veut résister à toute dilution.

Dans le cabaret, le public doit voir la sueur couler du front du performeur et ne pas se sentir en sécurité sur son siège

Sara Selma Dolorès

Artiste

”



Peggy Lee Cooper croise son art du cabaret avec le théâtre sans y perdre de son caractère rebelle. © ANDREA DAINEFIS

Paloma « Il faut rentrer dans le moule pour le déformer »

C.MA

Si le drag est devenu *mainstream*, c'est en grande partie grâce à (ou à cause de) l'émission « Drag Race ». Créé par la drag-queen américaine RuPaul, le show connaît désormais moult déclinaisons à travers le monde. Avant la version belge, diffusée dans quelques mois sur Tipik, c'est la version française qui a cartonné sur France 2 cet été. Au bout de cette compétition télévisée, c'est finalement Pa-

loma qui a été sacrée meilleure drag-queen de France.

A la veille d'une escale au Cirque royal à Bruxelles avec le spectacle « Drag Race Live », Paloma a décrypté pour nous le succès de l'émission : « C'est d'autant plus étonnant que le drag n'est pas autant inscrit dans la culture française qu'il ne l'est dans la culture belge. Pour être venue souvent en Belgique, j'ai l'impression que, chez vous, c'est plus considéré comme un métier, l'aspect artistique est plus développé. En

France, jusqu'à il y a peu, le drag était vu comme une animation en soirée. Si je prends la Belge Drag Couenne par exemple, qui a un peu le même parcours que le mien, j'ai l'impression que c'est plus facile pour elle de croiser sa pratique avec le théâtre. Pour moi, ça a toujours été plus compliqué. Il y avait toujours ce petit snobisme pour me dire : ici, on fait du théâtre, pas du spectacle. »

Il y a une vraie volonté de déconstruire les questions de genre dans la nouvelle génération

Paloma

Lauréate de la compétition télévisée « Drag Race France »

”



Lauréate de « Drag Race France », Paloma a depuis reçu de nombreuses sollicitations au théâtre et au cinéma.

© NATHALIE GUYON / FRANCE TÉLÉVISIONS.

Un féminin superpuissant

D'après Paloma, ce qui a porté le succès de « Drag Race », c'est surtout la mode, largement explorée dans l'émission. Mais si la sauce a pris, c'est aussi parce que les évolutions sociétales avaient préparé le terrain : « Il y a une vraie volonté de déconstruire les questions de genre dans la nouvelle génération et l'émission est le reflet de cela. » Largement visionnée par un public féminin, l'émission creuse un autre sujet actuellement porteur : la représentation d'un féminin superpuissant. « Attention, il y a aussi beaucoup de femmes qui ne nous aiment pas et qui nous voient comme une parodie. Personnellement, je ne joue pas un personnage féminin mais je me sers de codes qui sont, malheureusement ou pas, reliés aux femmes. J'ai été élevé par des femmes, des femmes puissantes et très indépendantes. Elles étaient un modèle pour moi. Ce n'est qu'en arrivant au collège que je me suis rendu compte que ce n'était pas le cas partout, que beaucoup de femmes étaient opprimées. Je pense qu'on est plus qu'une copie, on valorise, on met en scène la surpuissance des femmes. »

Ouvrir des portes

N'y aurait-il pas tout de même quelques revers à la médaille ? A devenir ainsi grand public, le drag ne sacrifie-t-il pas son âme rebelle ? « C'est peut-être le prix à payer pour que les choses avancent ? Quand on a imposé des quotas d'acteurs afro-américains pour les visibilité dans les séries télé, ça n'a pas plu à tout le monde. Est-ce qu'on n'y perd pas forcément des plumes quand on fait avancer une cause ? Il y avait jusqu'ici très peu de visibilité LGBT à la télé. Bien sûr que

le drag est un art underground, irrégulier. Peut-être qu'il faut que ça se lisse un peu pour être accepté. Il faut rentrer dans le moule pour le déformer. Alors oui, on donne peut-être une représentation assez lisse, mais on a réussi à ouvrir des portes, à attirer l'attention sur des sujets comme le genre, la sexualité, la séropositivité, sans effrayer. Quand Virginie Despentes a fait *Baise-moi*, la chose la plus punk qui soit pour parler des femmes, tout le monde a crié au scandale parmi les féministes, mais si elle ne l'avait pas fait, est-ce qu'il y aurait eu *King Kong Théorie* ? »

Je pense qu'on est plus qu'une copie, on valorise, on met en scène la surpuissance des femmes

Paloma

”